Études littéraires africaines

EFOUI Kossi, *La fabrique de cérémonies*, roman, Seuil, 249 p.

Daniel Delas

Numéro 11, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041893ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041893ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delas, D. (2001). Compte rendu de [EFOUI Kossi, *La fabrique de cérémonies*, roman, Seuil, 249 p.] *Études littéraires africaines*, (11), 51–53.
<https://doi.org/10.7202/1041893ar>

"compatriote euroblack" (57). L'un et l'autre récits semblent ainsi fonctionner comme des mises en garde en direction des Africains qui séjournent trop longtemps en Occident en oubliant de se tenir au courant des évolutions que subissent les pays du continent. La qualité du retour, suggèrent les auteurs, est étroitement liée à la maîtrise du terrain et de la psychologie des acteurs en place.

■ Ambroise KOM

■ EFOUI KOSSI, *LA FABRIQUE DE CÉRÉMONIES*, ROMAN, SEUIL, 249 P.

Chez Kossi Efoui, l'exigence d'écriture s'allie totalement avec la vision du monde. La modernité assumée d'un monde déstructuré, déconstruit avec exigence et recherche (la composition en chapitres est très savamment mixée), reste toujours prise dans une oralité vraie. Au sens que donne Henri Meschonnic à ce terme, d'investissement d'un sujet qui parle dans et par son écriture.

Entrons un peu plus dans le détail. La phrase existe mais c'est rarement la phrase classique avec sujet verbe complément. Encore moins la période balancée. Comme pour la ponctuation, il n'y a pas de systématisme intellectuel, ni dans le sens d'une suppression totale des phrases et de leurs marques ponctuationnelles, ni dans un respect vétilleux de pouvoir de la virgule. Dépassées ces querelles commencées il y a un siècle. Phrases sans verbes, souvent. Au participe présent souvent, ce mode de la simultanéité par excellence, confiné dans un rôle ancillaire par la tradition qui le juge lourd et qui chez Kossi s'épanouit magnifiquement. Comme un opérateur d'oralité.

Oralité qui ne sera pas confondue avec une simple mimesis de la parole quotidienne ; certes elle se marie souvent avec elle car le dialogue fonctionne bien dans ce roman, mais c'est d'une oralité qui retrouve la parole sans en imiter la représentation qu'il s'agit, qui l'invente en somme par une procédure novatrice dans sa complexité, qui recourt au faufilage polyphonique (ces développements où bruit la rumeur de la rue africaine) et pratique constamment le discontinu, rompant et dénervant la syntaxe.

Quant aux êtres, ils sont comme les phrases, désarticulés, comme atteints d'une maladie nerveuse qui perturbe la coordination harmonieuse des membres, des muscles, du mouvement. Voici par exemple la première phrase :

L'homme qui m'a accueilli parle avec ses dents, mâchoire du bas glissant, mâchoire du haut freinant, et cliquetis et crissements, muscles faciaux noués en travers d'une bouche patraque

Et ce n'est pas seulement la parole qui est atteinte mais le corps tout entier

à partir de ce moment, chacun de ses gestes va acquérir un statut de nécessité absolue, donnant cette impression que ses gestes précèdent et commandent

mécaniquement sa parole, que plusieurs fils relient sa mâchoire, sa langue, ses lèvres, son nez à ses doigts, à ses coudes, à ses épaules, sans compter ceux qui semblent relier, à l'intérieur de son corps, la luette aux côtes, les cordes vocales aux lombaires si l'on en croit cette cambrure subite du bassin, soulignée d'une avancée tumescence de la poitrine, geste qui, visiblement commande la sortie de BOOM. Boom avec torse et bassin tandis que mon premier interlocuteur lui arrache la parole pour traduire : Boom du marché. (pp. 17-18)

Ou cette autre description :

La serveuse rit en ouvrant grande la bouche. Et cet étirement exagéré des commissures a suffi à la rendre hardie, et ça se voit à la provocation croissante de ses lèvres éversées tandis que la langue restée en retrait, mais visible, menace de jaillir, menace en même temps de ne pas jaillir ; et, entre l'une et l'autre menace, cache mal une envie de ramper - aller retour - sur le pourtour de la bouche (p. 135)

Du grand art, drôle et poétique, si l'on veut bien prendre le mot à sa valeur propre, créant un monde neuf.

A partir du chapitre IV, ainsi conditionnés à une vision baroque et loufoque du monde et des personnages d'exilés qui l'animent, nous voilà partis en Afrique. Kossi nous raconte un peu son histoire personnelle de jeune Togolais envoyé faire des études en Union Soviétique dans les années 80, revenu en France après que les embrassades Reagan-Gorbatchev eurent lancé le processus de décomposition du bloc soviétique et qui, dans le cadre d'un projet journalistique tordu, revient en Afrique. Il s'appelle Edgar Fall, notre narrateur, Fall un nom africain certes répandu mais qui, accolé à Edgar évoque le verbe anglais *to fall* tomber, un homme qui tombe sans fin dans un pays lui-même tombé plus bas qu'on ne peut le dire. Un pays érasé, où les arbres eux-mêmes refusent de pousser vers le ciel, où les poteaux électriques penchent chaque jour un peu plus, où les soldats s'infantilisent un peu plus à chaque guerre. Un homme qui tombe aussi dans son passé, indéfiniment et sans joie, comme si les photos de cette génération étaient toutes ratées, floues, irrémédiablement brouillées.

Avec ses copains aux noms improbables, Urbain Mango, Johnny-Quinquelib, Jack Lagos, Wang-Lee (accompagné d'une "jolie jeune fille bourrée de seins battant tambour"), il erre dans les bars de Tapiokaville, en éclusant des quantités phénoménales de campari-bière et en prenant nombre de katapiles-miracles qui semblent accélérer la vitesse du monde. De temps à autre, dans ce décor totalement destroy passent la figure souffrante de sa mère, entretenue par l'étrange M. Halo, ainsi que celle de son père, emprisonné, enfermé à l'asile, à l'hôpital. L'un et l'autre finissant par mourir, épuisés de respirer. De retour en France, que faire ?

"Entretenir son indifférence à l'idée de devenir quelque chose (...), façon de se

faire voir, de ne jamais se voir qu'au futur, c'est-à-dire de se foutre la paix, c'est-à-dire, modestement, de se donner une chance de s'aimer".

Kossi Efoui (né en 1962) est assurément un des écrivains les plus exigeants de la nouvelle génération. Après *La Polka* (1998), il signe une odyssée burlesque et tragique de très haute qualité.

■ Daniel DELAS

■ NGANANG PATRICE, *TEMPS DE CHIEN, CHRONIQUE ANIMALE, LE SERPENT À PLUMES*, 2001, 298 p.

Pour cette chronique de la vie quotidienne d'un quartier populaire de Yaoundé appelé Madagascar, l'auteur a choisi de se faire chien. Nul doute en effet que le chien-philosophe Mboudjak ne soit une sorte de réincarnation du jeune romancier camerounais (né en 1970). L'avantage d'être un chien, c'est que personne ne se gêne devant un animal, hommes et femmes qui hantent le bar *Le client est roi* du maître de Mboudjak, Massa Yo, un ancien fonctionnaire "compressé" (mis au chômage), ne se gênent pas devant un chien et révèlent, sans y prendre garde, le fond crédule, craintif et égoïste de leur pauvre âme de pauvre. L'inconvénient d'être un chien c'est que les hommes ne comprennent pas ce que vous leur aboyez et vous désavouent lorsque vous mordez les méchants. Aussi lorsqu'il est trop déprimé, Mboudjak assume-t-il sa canitude (p. 21 et p. 103), acceptant d'être "comique et laid" - on reconnaît les mots de Césaire - et fugue-t-il pour errer dans d'autres quartiers tout aussi misérables et rencontrer dans toutes sortes de cours des miracles les êtres les plus improbables comme l'homme des poubelles one botré qui a la réputation de faire disparaître le bangala des gens. Et partout c'est la même odeur forte, celle de

Tout le sous-quartier, des mille poubelles, des maisons rabougries, des rues pêtées, des bars ammoniaqués, des tuyaux de caca percés, des restaurants moisissants, des voitures camées, des cabinets ouverts à la rue, des puits donnant sur la merde, des marigots combattant avec les poubelles, des lits crasseux, et des cadavres vivants (p.194)

C'est aussi l'empire de la rumeur, rumeur folle, puérile souvent, à base de vantardises sexuelles ou de peurs sans fondement, mais capable à tout moment de devenir meurtrière. Petit à petit pourtant, sous la pression de la misère, cette rumeur se politise, le nom de Biya revient de plus souvent, à l'occasion d'une défaite de l'équipe nationale du Cameroun, les fameux Lions indomptables, mais aussi à l'occasion d'une manifestation d'étudiants réprimée, six morts ? quatre-vingts morts ? les gens du quartier marchent sur le Commissariat, la police, l'armée répriment violemment la manifestation. Mais la rumeur court toujours, "la rumeur du pays